

LE COMMUN OUBLI (EXTRAITS)

Simon BARTHES

LGT MAURICE GENEVOIX, INGRÉ

PROFESSEUR AGRÉGÉ DANS L'ACADÉMIE D'ORLÉANS-TOURS

Première partie

I

Passer de l'ombre relative de l'aéroport à la lumière blanche des terrains nus qui l'entourent m'a toujours semblé une manière particulièrement cruelle d'entrer dans le pays. Le temps que prend le fait d'ajuster la vue, non seulement à l'excès de lumière mais à cette réalité qui toujours, pendant la première minute, éblouit par son étrangeté, est le temps de la panique, la chute dans le piège. Je suis de retour et cette fois je ne pourrai plus partir : ce monde, qui n'a jamais été vraiment à moi, sera ma tombe. Je mourrai et la main de l'ami ne sera pas là pour soutenir ma tête, pour fermer mes yeux.

Je ne peux pas expliquer le malaise que le retour à Buenos Aires me cause, cette sensation d'ouvrir des portes qui donnent toujours sur des pièces vides, de lire des pages qui sont toujours blanches, de saisir des souvenirs qui s'évident dès que j'essaie de leur donner sens. Non, il n'est pas à moi, le monde de ma mère et ce pays n'est pas le mien. Pourquoi, alors, me sentir inquiet, pourquoi me sentir orphelin, invariablement, en piétinant cet asphalte calciné, pendant que j'attends le taxi ? Deux valises, rien d'autre, et l'adresse de l'hôtel défraîchi, dont la façade décrépie fait difficilement honneur à l'ancien prestige de son nom, auquel je reviens toujours. Peut-être que, quand ma mère était jeune, tout était différent. De fait, c'est pour elle que je reviens, non seulement au pays mais au même hôtel. Au milieu des nombreux papiers qu'elle a laissés, petits morceaux de vie décomposée, il y avait un billet d'un peso, flambant neuf, détourné de sa circulation potentielle pour le transformer en relique personnelle. Deux mains différentes avaient pris part à cette entreprise : l'une, inconnue, a écrit une date – 15/05/1938 – l'autre, de ma mère (je reconnais son écriture), a noté « Lloyd George » et le nom de l'hôtel. Aucun autre élément ne m'est apporté par ce billet, si ce n'est m'informer, par les signatures figurant à côté de l'austère représentation de la république munie de sa torche, qu'étaient respectivement secrétaire et président de la Banque Nationale Ernesto Mallea et Nicolás Avellaneda, deux patronymes que je tiens pour significatifs bien que je ne sache pas, en réalité, ce qu'ils signifiaient alors. Parmi les nombreux petits papiers de ma mère, il y en a que je regarde avec tristesse, d'autres avec culpabilité. Et il y en a, après les avoir lus une fois, que je n'ose pas lire à nouveau. Mais je reviens toujours à celui-ci, comme à une énigme, irrésolue et potentiellement insoluble. L'inscription de la date, lapidaire ; le nom de Lloyd George (qui à cette époque-là n'était plus premier ministre anglais), inexplicable ; et le nom du lieu, City Hotel. C'est l'unique élément identifiable de la triade, raison pour laquelle je loge ici.

Ma mère disait (et elle vivrait suffisamment longtemps pour en faire l'expérience dans sa propre chair) que la mémoire est un don éluif, souvent infernal. Lorsque j'essaie de me souvenir d'elle, je n'arrive pas à saisir une image fixe mais un tourbillon de figures superposées : ma mère jeune, ma mère morte, ma mère telle que je l'ai rêvée une nuit, après une visite qui se révélerait être la dernière, comme une enfant âgée de quelques mois qui pleurait, inconsolable, dans mes bras. Il est plus simple de me souvenir d'objets qui lui ont appartenu – oui, oui, je sais, d'une certaine façon ils sont elle : mais, surtout, ils ne le sont pas

– plus simple, je veux dire, que de me souvenir de ma mère. C’est pour cette raison que je conserve certains de ces objets : pour la convoquer, pour célébrer certains de ses nombreux gestes perdus, pour me sentir moins seul.

Lorsqu’elle est morte j’ai cru que, pour moi, c’était la fin du monde, c’est-à-dire d’un de mes mondes, le monde en espagnol. J’ai reçu l’appel d’une voisine, qui vivait également seule et avec laquelle ma mère entretenait d’aimables relations de contiguïté bien que peu consistantes. Elles se saluaient chaque jour, parlaient du temps, de plantes, la voisine lui apportait chaque semaine un gâteau aux pêches, quand c’était la saison ; ma mère lui offrait des boutures et des bulbes, pour lesquels elle avait la main verte et, de temps à autre, un dessin dont elle n’avait pas trop de mal à se défaire. Une fois, lors d’une conversation téléphonique (je l’appelais régulièrement de la ville tous les vendredis), elle a interrompu ce qu’elle était en train de me raconter pour dire, comme par inadvertance : Il y a de la lumière chez Marion, il doit être six heures, et j’ai compris qu’elle vivait attentive aux mouvements de sa voisine qui d’une certaine façon régissaient les siens. Lorsqu’elle est morte je me suis rendu compte que Marion en faisait de même avec ma mère : Je n’ai pas vu la lumière quand je suis rentrée chez moi à six heures et il faisait toujours noir deux heures après, il n’y avait même pas de lumière dans son atelier, me dit-elle. Même en de telles circonstances, Marion souligne « workspace », comme on parle d’un lieu suspect où il se passe des choses qu’on ne comprend pas et dont on se méfie. Je me suis dit qu’il avait dû arriver quelque chose, ajoute-t-elle. On a retrouvé ma mère par terre, terrassée par un arrêt cardiaque. La mort n’a pas été tendre avec elle, en dépit de sa décision, si souvent annoncée, qu’elle ne la prendrait pas au dépourvu. Elle a passé des années à se maquiller légèrement avant de se coucher au cas où elle mourrait dans la nuit. Elle est morte, au contraire, à la tombée de la nuit, en tenue d’intérieur, et sans son dentier qui à cette époque la gênait tant. Comme on allait l’incinérer immédiatement et que j’avais demandé que personne ne la voie, les employés de la petite entreprise de services funèbres du bourg le plus proche ne se sont pas inquiétés de le lui mettre. C’est ainsi que, en me présentant pour reconnaître le corps et m’occuper des démarches, j’ai vu ma mère le visage affreusement creusé et presque méconnaissable. Je n’ai pas pu l’embrasser.

Je me souviens d’avoir lu, il y a de nombreuses années, les lettres de George Bernard Shaw à Mrs. Patrick Campbell. Dans l’une d’entre elles, Shaw décrit sa stupeur de voir le contenu de l’urne avec les restes incinérés de sa mère, le léger petit tas de poussière et de petits os blancs. J’ai ressenti la même stupeur lorsqu’on m’a remis la petite boîte en bois, à la différence que ma mère pesait beaucoup, même morte. Elle avait demandé, dans un ultime geste romantique qui n’était pas complètement insolite chez elle, qu’on disperse ses restes dans le Río de la Plata. Un mois après sa mort je suis parti en Argentine à cette fin, difficile à accomplir en temps normaux, plus encore en cette période douloureuse. Lorsque j’ai essayé de convenir de quelque chose avec une entreprise de pompes funèbres locale, certain qu’ils se seraient déjà chargés d’autres demandes de ce type, ils n’ont pas su m’aider, allez sur la Costanera et de là vous les jetez au fleuve a été le seul conseil qu’ils m’ont donné, sans l’ombre d’un sarcasme. J’ai pensé qu’aux lendemains d’un régime qui avait eu recours à de pareils gestes d’oblitération, il n’était pas sage de suivre le conseil. Et je suis rentré à New York, avec la lourde petite boîte dans un sac à main que je n’ai pas osé mettre en soute.

Ma mère, toujours si seule, si mesurée, si taiseuse. Dans ma mémoire, ma tendresse pour elle est voilée par le souvenir de mes vaines tentatives de rompre ses défenses, de la faire parler au-delà des limites qu’elle imposait à ses récits, toujours les mêmes, toujours égaux, polis à force de les raconter. À présent il me reste à peine des souvenirs, des objets, un tableau

que je préfère ne pas regarder, et des fragments de ce journal qu'elle m'a demandé de brûler. Et le billet d'un peso qui, avec la petite boîte d'os, me ramène, encore une fois, en Argentine.

II

Je mentirais si je disais que je me sens nord-américain. Je mentirais si je disais que je me sens argentin. Et pourtant je voyage avec deux passeports et, une fois, j'ai même entamé des démarches pour en obtenir un troisième. On m'avait dit que l'Irlande reconnaissait la nationalité jusqu'à la troisième génération et, comme je savais que mon grand-père, le père de mon père, avait émigré en Argentine au début du siècle, j'ai essayé de revendiquer une nationalité de plus. Je savais, parce que les données figuraient sur un certificat de mariage qu'on avait retrouvé dans les affaires de mon père, où et quand il était né. Mais ce que j'ignorais c'était que, pour avoir droit à cette nationalité, mon grand-père aurait dû reconnaître son fils, chose que, par négligence ou peut-être parce qu'il commençait déjà à se sentir argentin, il avait omis de faire. Entre mon grand-père et moi la généalogie celte s'était interrompue, il y avait un hiatus : mon père. Ce qui avait commencé presque à la légère – voyons s'ils me donnent une autre nationalité – est soudain devenu une obsession : sans succès, j'ai déployé les efforts pour convaincre le personnel du consulat, je sentais qu'on me refusait quelque chose qui me revenait, quelque chose qui était peut-être ma vraie identité, et c'était, encore une fois, la faute de mon père.

Je conserve bien peu de souvenirs de lui et, désormais, je ne sais pas s'ils sont à moi. Lorsque ma mère et moi avons reçu la nouvelle de sa mort, je me suis senti libéré. On l'avait retrouvé mort un deux janvier, il a mal commencé l'année, j'ai fait à ma mère et puis, quand j'ai vu sa tête, j'ai regretté ma légèreté. Il vivait seul avec ses chiens dans une maison des Barrancas de Belgrano qui tombait en ruine (et qui, de fait, a été détruite quelques mois après sa mort), une maison à laquelle avait uniquement accès la femme qui venait faire le ménage une fois par semaine et qui l'a trouvé. Il avait eu une hémorragie interne, on dit que la mort, dans ces cas-là, est rapide et indolore. Ils ont appelé son avocat qui était aussi, je crois, le seul ami qui lui restait, et c'est Juan García Vélez qui nous a avertis. Sa lettre était maladroite, comme le sont habituellement les lettres dans ce genre d'occasions, d'autant que Juan et ma mère avaient été amis et ne se parlaient plus, je ne sais pas vraiment pourquoi, depuis des années. Dans sa lettre, Juan essayait de renouer avec une ancienne familiarité et, dans le même temps, en tant qu'avocat et exécuteur testamentaire, de nous informer de la chose. En sus de tout ce que nous savions ou imaginions – qu'il n'avait plus rien, qu'il était mort en laissant mille et une dettes, que dans la maison on avait retrouvé des tas de chèques jamais encaissés et déjà passés de date – figuraient des détails banals qui me restituaient l'humanité de mon père sans que je le veuille, d'un père embarrassant auquel je ne voulais pas qu'on m'associe. Juan écrivait, avec une circonspection affectée toute dix-neuviémiste, que « son mal avait eu raison de lui », se référant à l'alcoolisme de mon père, et tout de suite après donnait des détails sur les bouteilles vides près du lit démantibulé, les restes de repas partout dans la maison, les chiens désespérés et affamés, dignes d'un article sensationnaliste d'un journal à scandale du soir. Mystérieusement, il ajoutait : « Ne vous inquiétez pas, l'hémorragie était interne », comme si le fait qu'on ne voyait pas de sang devait nous rassurer, rendant sa mort plus décente.

Juan s'est occupé de l'enterrement, auquel n'étaient présents que lui, la femme de ménage et un vieux contremaître agricole qui avait aimé mon père comme son fils quand il était enfant et qui était venu à Buenos Aires depuis Arrecifes pour accompagner les restes, comme le disait Juan. Les chiens, incontrôlables, ont été envoyés à la Société Protectrice des Animaux, où rien de bon, je présume, n'a dû leur arriver. Juan García Vélez s'est également

chargé de rassembler le peu qui, selon lui, pouvait être préservé dans le chaos du bureau et il me l'a envoyé, séparément, à moi, faisant remarquer, avec une précaution toute diplomatique, qu'il pensait que ces choses seraient plus de l'intérêt du fils que de la mère. J'avais alors dix-huit ans et rien ne m'avait intéressé. J'ai rangé la boîte presque comme elle m'était parvenue et ce n'est qu'avec les années, plusieurs années, que j'en ai peu à peu regardé le contenu. Il y avait des documents, comme ce certificat de mariage de mes grands-parents qui a contribué à ce que je me sente, passagèrement, irlandais. Et aussi des lettres, beaucoup de lettres, certaines anodines, d'autres (que j'ai rangées quelque part) que j'ai préféré ne pas continuer à lire je ne me rappelle plus pourquoi maintenant, et puis des objets que García Vélaz avait eu l'idée d'envoyer, des objets qui évoquaient mon père, comme des témoins muets d'une histoire qui m'avait été refusée. Un mégaphone, par exemple, de l'époque où mon père faisait de l'aviron, avec une photo de lui découpée dans un journal anglais, prise lors d'une régata à Henley, dans les années trente, avec en légende « the cute cox of the Argentine Rowing Club leads his crew to victory ». Difficile de croire que l'adjectif avait pu un jour s'appliquer à mon père, le père renfrogné dont je me souvenais, mais je dois dire que sur la photo, prise à la fin des années trente, il avait l'air, effectivement, très cute. Juan ajoutait, sur un ton complice, de ne pas manquer de lui rendre visite si je passais un jour par Buenos Aires et il me raconterait bien d'autres choses sur mon père, « je crois que tu n'as pas, comme ils disent en anglais, the whole picture ».

Plus d'une fois, lors d'un de mes rares voyages en Argentine, j'ai pensé lui rendre visite et je ne l'ai pas fait. Ce n'est qu'après la mort de ma mère que j'ai pu enfin téléphoner pour dire à Juan García Vélaz qu'enfin, après tant d'années, je voulais qu'il me raconte des choses sur mon père. Malheureusement je suis arrivé trop tard. La voix de la femme qui a répondu au téléphone m'a communiqué que Juan était mort il y avait un an. Il avait emporté the whole picture avec lui. Ou du moins une des whole pictures.

III

Lorsque je suis arrivé avec ma mère aux États-Unis nous nous sommes installés dans une vieille ville en déclin au nord de l'état de New York. C'était le seul endroit où ma mère, grâce à un ami à elle, propriétaire d'une galerie assez prestigieuse de New York qui par la suite a fait faillite, avait trouvé un travail provisoire à l'université locale. En ces temps prospères l'université avait de l'argent, une collection non négligeable d'artistes latino-américains, et des prétentions. Ça a été simple de leur vendre ma mère comme artist in residence : non seulement on lui a proposé un contrat mais on lui a acheté, d'avance, plusieurs œuvres. Je me souviens que lorsque nous sommes arrivés, ma mère a trouvé que, malgré les différences, elle ne se sentait pas dépaycée. Il y avait quelque chose dans l'architecture, disait-elle, dans le mélange de styles et dans la disparité de hauteur des immeubles, qui lui rappelait l'Argentine, comme si ce désordre architectural était une marque d'américanité. Regarde donc, me disait-elle avec enthousiasme, on ne trouverait jamais ça en Europe : dans une rue de Belgrano R, si. Regarde vite, seulement la première impression, sans analyser. Je ne voyais pas, moi, ce qu'elle voyait ; à douze ans, j'analysais déjà trop.

Le romantisme identificatoire de ma mère a peu duré, toutefois, et la nouvelle réalité s'est imposée à nous. Notre anglais, qui était l'anglais de mon père et des écoles anglaises d'Argentine, cet anglais en principe britannique mais avec une intonation aberrante qui a fait qu'on a demandé à ma mère un jour dans une boutique, « Are you from India ? », a eu tôt fait de nous remettre à notre place sans nous y mettre complètement. Nous étions et n'étions pas Hispanic. Nous étions et n'étions pas latino-américains. Nous ne nous considérions – c'est-à-dire, pour l'instant : la révélation viendrait plus tard – ni exilés ni apatrides ni, surtout pas,

immigrés. Nous étions cosmopolites, ce qui était une manière de dire que nous étions des gens bien, que nous manions avec aisance différents codes, et que nous étions de passage : on avait proposé ce travail à ma mère que pour deux ans. Dans cette ville, nous étions surtout exotiques.

Ma mère s'est assez rapidement acclimatée parmi l'intelligentsia locale, un groupe hétérogène composé d'autres talents in residence, d'écrivains et critiques locaux, de professeurs iconoclastes et brillants étudiants de maîtrise, de fils de bonnes familles qui collectionnaient des œuvres d'art, jouaient au polo et avaient par conséquent entendu parler de l'Argentine et faisaient la cour à ma mère. C'était la fin des années soixante et ma mère s'est adonnée à vivre au grand jour une rébellion que l'Argentine lui avait d'abord faire craindre, puis oublier. Rosa Luxembourg, la nommait Michael, quand il la voyait prendre part à toutes les manifestations possibles contre la guerre du Vietnam, à l'université. Tu ne comprends pas ce que c'est de pouvoir aller dans la rue et crier ce tu veux contre le gouvernement sans qu'on t'arrête, lui disait invariablement ma mère. Tu ne sais pas ce que c'est de crier ce que tu veux contre le gouvernement et que ça fasse justement partie de ce que le gouvernement te permet de faire, lui répondait Michael, qui devrait vivre son moment de gloire un an plus tard, à Stonewall. L'important – ajoutait-il – c'est justement qu'on t'arrête. Ils passaient des heures ensemble, plongés dans d'interminables conversations sur les stratégies politiques et les modalités d'action, ma mère et ce nouvel ami à elle, le seul parmi les nombreux autres qui passaient par la maison avec lequel je ne me sentais pas mal-à-l'aise, plus tard j'ai compris pourquoi. Je les écoutais, je les regardais avec envie, sans doute avec rage. Ma mère avait trouvé un ami, moi pas. Ma mère s'était acclimatée alors que moi, transplanté et anxieux, je me demandais encore pourquoi nous étions partis d'Argentine. Je me le demande toujours, avec peu d'espoir de trouver une réponse.

Je ne sympathisais avec aucun des autres amis de ma mère, ni avec leurs enfants, ni – après un incident brutal – avec leur chien. Un de ces amis, professeur à l'université, avait la réputation d'être subversif, réputation qui se fondait sur le fait qu'il défendait, bruyamment et publiquement, la légalisation de la marijuana. Une nuit nous étions chez lui lors d'une de ces fêtes qu'il avait l'habitude de donner, où se mêlaient lecture de poèmes (il y avait aussi plusieurs poètes in residence) consommation modique de drogues et ingestion considérable de boisson et nourriture que sa femme, une blonde platine nommée Betsey, ne se lassait pas de préparer, lorsque le téléphone a sonné et une voix anonyme a informé le propriétaire des lieux que la police allait arriver. Ils savent que vous avez de la drogue – a dit la voix – get rid of your guests. Dans la débandade générale, le chien m'a donné un coup de dents bien assuré dans la jambe dont je garde la cicatrice encore aujourd'hui. Des cicatrices de guerre, me disait plus tard Tom chaque fois qu'il me voyait, avec ce faux ton complice qui plaît tellement aux adultes et agace tellement les adolescents. Et il ajoutait toujours, avec un clin d'œil histrionique, la seule guerre qui en vaut la peine. Le lendemain de la razzia manquée qui aurait cueilli au plus illustre des milieux intellectuels du coin dans divers états d'ébriété, d'aliénation et (si les bruits que j'avais entendus dans l'une des chambres de l'étage où s'étaient réfugiée Betsey la platine et un célèbre poète borgne étaient fiables) de nudité, le journal publia la nouvelle en première page. « The End of the Party », disait le titre. Avec la distance, je crois que la phrase était prophétique : en dépit de ma mère et ses amis, c'était la fin, irrémédiablement, des années soixante.